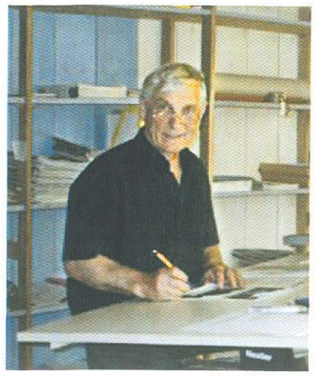
Dix questions à…

Jean-Louis Valentin



(Cliché Valentin Sarl)

Jean-Louis Valentin vient de publier *La charpente, mode d'emploi,* titre qui arrive en complément de son précédent ouvrage, paru en 2006, consacré au colombage *(Le colombage, mode d'emploi)*. Rencontre avec un artisan fécond et un acteur majeur des métamorphoses patrimoniales de Troyes.

INTERVIEW PAR *LA VIE EN CHAMPAGNE*
Propos recueillis par Jean-Louis Humbert

LVEC : Quand avez-vous choisi d'être charpentier ?

Jean-Louis Valentin : J'ai choisi de faire le métier de charpentier depuis la dernière classe avant le certificat d'études à la suite d'une évocation par l'instituteur, directeur de l'école des Tauxelles, M. Lambinet qui avait certainement des qualités car il avait été distingué des Palmes Académiques.

En ce temps-là, on parlait encore des métiers à l'école primaire laïque et républicaine. Il avait dit que le charpentier fait de la charpente de toit l'été et que l'hiver, il fait des escaliers. C'était idéaliste de sa part car j'ai très rarement rencontré ces opportunités.

J'ai découvert ce métier avec un professeur d'enseignement technique à Pargeas, ancienne caserne Beurnonville, boulevard du 1er RAM. Guy Breton, un personnage hors du commun, ancien catcheur haltérophile sélectionnait ses élèves par des épreuves, dès la rentrée : passage en équilibre sur des tréteaux à 2 mètres du sol, lui dessous prêt à recevoir ceux qui chancelleraient et qui seraient de fait éliminés.

Guy Breton dispensait un enseignement initial dont j'ai rarement vu l'équivalent par la suite. Il faut dire qu'il était issu du métier. Ayant fait connaissance d'une femme qui était dans l'enseignement, il est retourné à l'école pour devenir professeur d'enseignement technique. L'enseignement technique d'aujourd'hui n'enseigne plus un métier, mais une éventuelle aptitude à le faire et cela va très loin, jusqu'au baccalauréat professionnel. Cet homme connaissait les compagnons et insistait pour que ses meilleurs élèves rejoignent une de leurs maisons, CAP en poche. C'est ce qu'il m'a proposé.

LVEC : Quelles ont été les premières étapes de votre parcours de compagnon ?

J.L.V. : J'ai rejoint la maison des compagnons de Lyon à la rentrée de septembre 1958.

Je ne connaissais pas vraiment les compagnons. J'en avais entendu parler pendant mon apprentissage (3 ans à l'époque) par d'anciens élèves qui passaient voir leur professeur de temps en temps. C'était encourageant.

Guy Breton avait un palmarès étonnant de jeunes hommes reçus compagnons sur le Tour de France, une trentaine environ au point que, 10 ans plus tard, nous formions un club d'anciens élèves.

À Lyon, j'ai été embauché chez le compagnon Despierre, « Lyonnais le bon cœur », c'était son nom de compagnon. Il fait partie de ces hommes qui ont refondé le compagnonnage après la guerre 1939-45. Nous lui devons aujourd'hui d'être des soubises d'origine, de souche ancienne issue du vieux devoir, c'est-à-dire compagnon passant charpentier du devoir bon drille du tour de France, ancien rituel du saint devoir avec pour devise JMJ jésus marie joseph.

Le travail chez lui était à la hauteur de sa qualification. Nous faisions des silos de stockage en bois de 100 tonnes par cellules et 12 mètres de haut, des bâtiments en bois pour des scieries et pour des vignerons du Beaujolais, riche et belle expérience en charpente pour des particuliers avec une touche de charpente moderne. C'est chez lui que j'apprendrai l'arêtier sous-tendu, système polonceau, du nom de son auteur, ce que nous appelons la charpente triangulée. Ce système a aussi permis de réaliser des ponts provisoires dont la France a eu tant besoin après guerre et qui, pour certains, sont restés en service pendant 45 ans sans entretien particulier. Je me souviens de celui qui traverse la Seine à Fouchy près de Troyes.

J'ai quitté Lyon, après un hiver de cours du soir et du samedi (trop jeune, pour être adopté) pour Toulouse. J'y ai réalisé mon premier chef-d'œuvre et j'ai été adopté par l'association ouvrière des compagnons du devoir à la Saint Éloi de 1959. J'y ai passé un an, le travail ne manquait pas. J'ai fait trois entreprises pour me perfectionner et, à 18 ans, j'étais chef d'équipe et détenteur du diplôme de perfectionnement que présentaient les compagnons. La promotion ouvrière (PO) était organisée sous l'égide du ministère du Travail, alors qu'aujourd'hui elle dépend de l'Éducation nationale !…

J'ai participé à une maison d'accueil réfectoire et dortoir provisoire dans d'anciens bâtiments. À cette époque, les compagnons nouvellement fondés n'avaient pas ces belles maisons chefs-d'œuvre que nous connaissons aujourd'hui en France et qui constituent un patrimoine qui fait honneur à la jeunesse ouvrière de nos métiers.

J'ai ensuite rejoint Marseille, comme ville d'été. On y travaillait beaucoup de façon manuelle avec des outils personnels.

Les machines portatives étaient rares. C'est dans cette ville que, pour la première fois, j'ai vu tailler la charpente avec des scies circulaires et des perceuses portatives. L'industrialisation en charpente mettra plus de 30 ans pour s'imposer. Je ne suis pas sûr que ce soit un progrès, mis à part pour le lamellé collé où l'homme s'affranchit de la dimension de l'arbre.

J'ai donc continué mon perfectionnement en entreprise, plus cours du soir et du samedi avec les compagnons. Ma formation s'étoffait. J'étais maintenant capable d'être contremaître responsable de chantier complet en charpente, de la fabrication à la pose.

Après Marseille, Bordeaux. Bordeaux offrait elle aussi beaucoup de travail. Là aussi, on refaisait de la charpente tant pour le domaine public que pour le privé. J'ai eu la chance de travailler au château d'un grand cru, le Beychevelle. Très peu connu, c'est le vin des ambassades, nous avait dit le maître de chais.

J'ai quitté Bordeaux pour effectuer mon service militaire, 18 mois à l'époque. Mais comme soutien de famille, aîné de huit enfants, je suis resté en France dans l'intendance. J'y ai appris la « gestion matière » ! On réceptionnait, on stockait, on distribuait…, une sacrée organisation : c'était la guerre d'Algérie !

LVEC : Dans quelles villes avez-vous travaillé après votre service militaire ?

J.L.V. : Mon service terminé, j'ai travaillé un peu à Troyes pour me défaire de la nostalgie de mon tour de France. J'ai participé à la restauration de la maison du Boulanger, première maison en pan de bois restaurée à Troyes. À l'époque, la municipalité avait des ambitions de reconstruction, les pans de bois étaient classés insalubres, incommodes. C'est avec ce genre de plan que l'on a eu plus tard, l'îlot du Gros Raisin. Serge Moriseau, architecte des bâtiments de France, vit deux jeunes compagnons lui donner un sérieux coup de main et, avec le père Cotenet, charpentier vénérable, parvint à sauver ce bâtiment. La municipalité aurait bien aimé que la « chose » s'écroula sur le dos de ses défenseurs de façon à accélérer les programmes de rénovation.

Nos « belles endormies » devront attendre mon retour de compagnonnage car, ce chantier terminé, j'ai rejoint les compagnons à Strasbourg.

Là, vous êtes un Français de l'intérieur, c'était très marqué à l'époque. J'ai trouvé une embauche dans une grande entreprise du bâtiment, plutôt du genre béton armé, mais en Alsace, tradition oblige, on fait des toits et des beaux toits, charpente alsacienne… voire germanique, sur poteaux gros bois, beaux assemblages, chevronnage impressionnant, section 10*10 voire 12*12 tous les 60 centimètres. En France de l'intérieur, c'est 6*8 tous les 40, ça change… J'ai suivi de nouveaux cours du soir de perfectionnement dans une maison des compagnons qui se construisait. Chacun y participait, ça faisait partie de la formation aussi.

Après Strasbourg, Paris. Paris, où j'ai travaillé aux Charpentiers menuisiers mendonnais, une société d'hommes de métiers sous la coupe du compagnon Chervet, un ancien. On est jeune ancien chez les compagnons dès que l'on enseigne en tant que sédentaire. Ce compagnon, « beaujolais le bon cœur », est gâcheur en charpente, c'est-à-dire conducteur de travaux, responsable de toutes les équipes de charpente. Je ne les ai pas toutes connues. Paris est grand, le travail nous a dispersés, on ne chômait pas et l'on faisait encore 60 heures par semaine.

J'ai travaillé là aussi à de belles réalisations de charpente, d'étaiements en sous-œuvre et notamment à la Céramique de Sèvres où j'ai réalisé de belles lucarnes en chêne assemblées dans le toit Mansart en éventail, c'est-à-dire évasées et biaises en parties arrières, avec des jouées cintrées sur le dessus couvertes en plomb et ardoises, du beau travail. À Paris, j'y ai été, un beau jour

de saint Joseph, reçu « champagne la persévérance », compagnon passant charpentier du devoir bon drille du tour de France, j'ai alors rejoint Angers en 1965.

LVEC : En quoi Angers et Tours sont-elles marquantes dans votre parcours ?

J.L.V. : À Angers, j'ai rejoint une maison de compagnons toute neuve en pierres blanches avec aussi des grès et des schistes d'ardoises.

Ce qui m'a ravi, c'est aussi son intérieur orné de fresques du compagnon Jean Bernard, refondateur du compagnonnage. Ce n'est plus un réfectoire mais une salle à manger qui accueille les jeunes itinérants.

Dans cette ville, je suis devenu maître de cours itinérant. J'ai enseigné aux plus jeunes ce que j'avais acquis chez les compagnons et lors de mon expérience en entreprise. J'ai travaillé dans une société coopérative de compagnons qui associait tailleurs de pierre, maçons et charpentiers, qui traitait de gros chantiers. C'était bien du souci pour ces responsables compagnons, mais l'époque voulait ça. J'ai participé à des chantiers prestigieux en lamellé collé, des beaux édifices religieux, modernes tout en bois ou presque. J'ai aussi fait une expérience dans un monastère cistercien où j'ai participé à la réalisation des bas-côtés d'une église : charpente chêne assemblée apparente. Nous vivions au rythme du monastère, riche expérience.

Ensuite après un hiver et un été, j'ai rejoint Tours où je suis arrivé comme compagnon itinérant responsable de mon corps de métier. Après un hiver comme enseignant et comme responsable, « j'ai sédentarisé ».

Je me suis marié avec une fille de La Chapelle-Saint-Luc, mariage à l'église de La Chapelle du haut sous les cannes et les couleurs des compagnons nouvellement arrivés à Troyes. C'était traditionnel à l'époque.

Voyage de noces Troyes-Tours. Je me suis impliqué dans la vie tourangelle avec les compagnons de l'association ouvrière, avec le compagnon Hibert. J'ai participé à la mise en place du musée du compagnonnage, rédaction, discussion des statuts avec M. Lecotté, futur conservateur. Avec les jeunes itinérants, nous avons fabriqué et mis en place une passerelle destinée à recevoir du public : 500 kg au m², deux fois dix mètres de portée. J'ai effectué moi-même les calculs de résistance des matériaux et assuré la conception de l'ouvrage. Cette passerelle est restée en place une quinzaine d'années, avant d'être remplacée par un ouvrage en béton !

À Tours, j'ai participé avec l'entreprise qui m'employait à la rénovation de la ville et à l'aménagement des rives du Cher. Marchés publics, particuliers. J'étais responsable de la branche charpente conception, j'ai fait à Tours une belle expérience de mon métier.

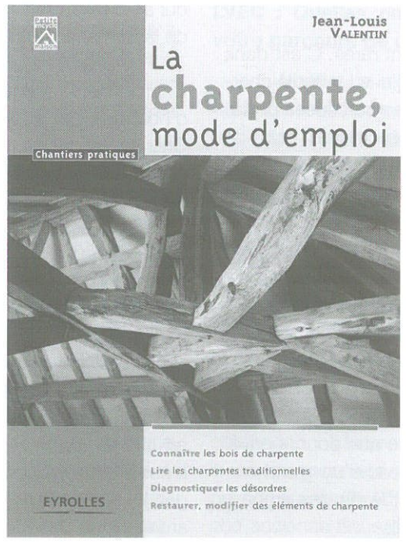
LVEC : Quand revenez-vous vous installer à Troyes ?

J.L.V. : Le temps a passé, je suis revenu vers Troyes où je me suis installé comme artisan en octobre 1969.

En 1973, j'ai décidé de m'intéresser davantage à la charpente traditionnelle champenoise et j'ai entrepris un travail minutieux de relevés, de photos, de dessins du patrimoine existant encore, faisant quasiment de l'archéologie.

J'ai participé au passage des compagnons charpentiers à Troyes. J'ai créé le premier accueil et enseignement de perfectionnement en charpente à Troyes, où provisoirement, les compagnons étaient installés au centre de promotion sociale aux Lombards. Nous y sommes encore avec une maison de compagnons. J'en suis devenu un des responsables comme maître de métier, fonction que j'assumerai pendant 30 ans. Dans le même temps, j'ai fait partie du jury des CAP, BP et, rapidement, je suis devenu président de jury et conseiller d'enseignement technologique, ce que je suis encore. J'envisage cependant de passer la main. J'ai participé à préparer la relève, voire la concurrence et c'est un bien. Je n'ai jamais eu l'ambition de tout faire. Pour un charpentier, ce qui compte c'est le travail d'équipe et pour un compagnon, le partage.

Je pense que ma réputation vient de mes valeurs éthiques enseignées par la pratique du métier et du compagnonnage. Ma réputation vient aussi de la possibilité, en tant qu'artisan, de participer à des chantiers prestigieux.



LVEC : À quels chantiers avez-vous d'abord participé à Troyes ?

J.L.V. : Le premier, le Mortier d'Or, je l'ai initié depuis l'état de ruines où il se trouvait. J'avais relevé à l'époque sa remarquable cour. Seules une étude et une connaissance du métier pouvaient deviner par des indices ce qui se cachait derrière les enduits et les rajouts alors que les galeries étaient habitées… !

J'avais fait plancher deux jeunes architectes associés, en concurrence avec le projet Marot Tremblot qui étaient architectes

de la rénovation SIC de l'ilôt du Gros Raisin et auteurs, derrière l'hôtel de ville, de ce que l'on appelle aujourd'hui encore la cour de la Rencontre.

Je ne sais pas par quels arcanes Jacques Palancher a obtenu pour nous la maîtrise d'œuvre en demeurant malgré tout sous la coupe du cabinet Marot Tremblot, avec Didier Quillard comme architecte d'opération. Il n'empêche que j'ai mené à bien cette réalisation où tous les bâtiments reposaient sur les prescriptions du charpentier, cotes et distribution des galeries intérieures restaurées, restituées avec leurs sculptures, ce que Jacques Palancher appelait « le surplus architectural ».

J'en rêve encore, car je n'ai jamais été payé pour les sculptures. Je n'ai jamais fait de facture non plus, pour moi c'était comme un supplément d'âme.

Voilà je pense ce qui contribue à ma réputation entre autres.

A suivi le chantier du Musée d'art moderne pour lequel, je pense que le directeur de la CEDA, me connaissant, avait à mon égard de la bienveillance.

J'ai fait ce chantier sous la coupe de l'architecte en chef des monuments historiques, Yves Boiret, de réputation mondiale dans son domaine, et de François Pfeiffer, architecte local de l'opération. Depuis une amitié réciproque nous anime.

L'expérience s'est révélée très positive. Les solivages avec leurs closoirs sculptés font encore l'admiration des visiteurs. On peut aussi parler de son magnifique escalier central avec son palier en bascule encastré dans une cage intérieure en pan de bois, dont les limons crémaillères participent de l'ossature assemblée dans le pan de bois avec ses rampes massives à moulures balustres rampantes et ses poteaux sculptés eux aussi.

Un autre chantier prestigieux a été Saint-Martin-ès-Aires sous la coupe, là aussi, d'un architecte en chef des monuments historiques, Jean-Michel Musso, qui va prendre en compte la vision que j'ai de la charpente ancienne apparente et qui adaptera son projet à mes conseils. Là aussi une grande amitié naîtra.

L'École supérieure des arts appliqués bénéficie aujourd'hui d'espaces libérés dans ses combles, et chacun peut admirer ses chênes centenaires assemblés avec des fermes sur jambe de force, des raccords, des enrayures, noues et arêtiers magnifiques.

Ici aussi se trouvent des escaliers remarquables, l'un très ancien, massif rampe sur rampe, palier à bascule, main courante moulurée, balustres rampantes, départ sculpté ; un autre sur noyau limon courbes et contre courbes, balance aussi en bascule, échiffre tournant sur le vide. Et un escalier magistral en lamellé collé moderne !

LVEC : Vous avez aussi travaillé au Petit Louvre et l'Hôtel-Dieu…

J.L.V. : Ma réputation s'affirme encore dans la restauration du Petit Louvre avec un architecte des bâtiments de France qui modifie son projet pour laisser, sur mes conseils, la charpente apparente au lieu d'un habillage et d'une isolation au lot placoplâtre !

Là aussi, sont réhabilités un bel escalier XVI[e] et des solivages apparents avec closoirs sculptés.

Pour la restauration de l'Hôtel-Dieu, très peu de gens connaissent « l'exploit » qu'a été la mise en place en sous-œuvre, sans démonter la charpente, restée apparente dans les combles prévus pour recevoir du public.

Il s'agissait de poutres exceptionnelles, de 45 centimètres de large, 66 de retombée, et de 8 mètres de portée à assembler en sous-œuvre avec les jambes de force des fermes de la charpente et cela au troisième étage. Chaque poutre pesait 3 tonnes. On en a mis 31 en place, tout au tire fort avec ensuite repose du solivage chêne massif qui lui aussi est resté apparent. Au préalable, il a fallu déposer les vieux planchers, stocker les solives sur la travée précédente, descendre la vieille poutre déformée et l'évacuer.

Nous avons réalisé cela dans des délais que le bâtiment connaît rarement. Nous avions un architecte chargé spécialement des plannings. Il a offert le champagne à l'équipe des charpentiers car nous avons eu 15 jours d'avance sur le planning le plus optimiste !

Voilà, je pense, quelques chantiers qui contribuent à la réputation du maître charpentier. Tout en sachant que cela ne peut se faire sans une équipe et mes frères, les compagnons itinérants.

Voilà aussi en quoi le compagnonnage est incontournable pour nos métiers et notre réputation. Encore faut-il le servir par la transmission et la formation des jeunes générations.

LVEC : Pourquoi avoir voulu devenir architecte ?

J.L.V. : Voilà bien une question qui s'est imposée comme une sorte de nécessité.

J'ai d'abord participé, par mes conseils, au travail de fin d'études de jeunes architectes en essayant de les sensibiliser au patrimoine champenois. Lassé d'attendre un retour, j'ai décidé d'y aller moi-même et de faire bouger un peu tout ça en terme de confort et de réflexion sur l'investissement en patrimoine. J'ai pensé, avant l'heure, à la gestion durable en développant une technologie d'isolation par l'extérieur et l'emploi de matériaux naturels.

La mise en œuvre de maisons à pan de bois, avec une réflexion contemporaine en termes de confort, m'a valu deux distinctions, un premier grand prix régional des métiers d'art et une médaille de vermeil de l'industrie nationale. Parallèlement, j'ai participé de mon mieux à la mise en valeur du centre ville en montrant la considération que nous devions avoir pour les constructions à pan de bois et pignons sur rue du XVI[e] siècle. C'est d'ailleurs sur ce thème que j'ai soutenu ma thèse en architecture, qui m'a conduit à être diplômé par le Gouvernement (DPLG). J'ai donc voulu, et je veux encore, devenir architecte. Car je dirai que l'on n'est pas architecte, même avec un diplôme, on le devient. Je dirai aussi que ce qui

est important c'est de faire de l'architecture plutôt que de faire l'architecte. C'est en quelque sorte relever un défi, gérer la complexité et la diversité, sans faire dans la mode ou, comme certains le pensent, dans la reconstitution façon Disneyland. Je remarque que ce sont ceux qui critiquent ou tiennent de tels propos quand ils sont architectes qui font pire. Mais il faut de tout pour faire un monde.

Dans le même temps, j'ai formé aussi des apprentis avec le compagnonnage. Là aussi, il ne suffit pas de critiquer ou de demander à l'Éducation nationale de former des apprentis. Si, après la dernière guerre, c'était un bon relais, il aurait fallu tout de suite responsabiliser les artisans et les entreprises à la formation en apprentissage sur le lieu de la production. Je pense que l'Éducation nationale aurait gagné à rester Instruction publique. L'éducation, c'est autre chose. Ça aussi c'est un débat…

LVEC : Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire sur le colombage – ou pan de bois – d'abord, puis sur la charpente ?

Mon directeur de thèse, Hervé Philipetti, m'a poussé à écrire. À la suite de mon diplôme, il m'a demandé d'enseigner dans son cours à l'UP6 Paris La Villette dans le cadre de l'architecture vernaculaire. Ce que je fais en trois fois trois heures en salle et une visite *in situ* dans la ville de Troyes pour les étudiants en architecture de fin de 3e cycle. Ayant assisté à mes cours, il m'a dit : « il faut absolument que tu écrives là-dessus ». J'ai d'abord écrit sur le pan de bois pour sensibiliser nos contemporains et leur faire prendre conscience de ce qui les entoure.

Je veux montrer que le pan de bois, c'est-à-dire le pan de bois massif assemblé, malgré son histoire et je dirai grâce à son histoire, démontre qu'il est une réponse à l'art de bâtir et s'inscrit parfaitement dans la gestion durable. Mais pour cela, il faut aussi former de vrais charpentiers, pas des techniciens SOC (structure ossature charpente). Il y faut pas moins de 10 ans et encore…

Le deuxième ouvrage traite de la charpente. J'indique, qu'en matière de patrimoine, il ne s'agit pas de « bricoler » et d'utiliser des moises et des boulons ou pire des IPN pour renforcer les poutres. Il faut remplacer à l'identique en faisant mieux et surtout faire le bon diagnostic du désordre. Là aussi, montrer que les charpentes assemblées en bois massifs sont belles et offrent de beaux espaces à la contemplation. Il ne s'agit plus de s'enfermer dans des petits cubes, avec des couloirs, il faut libérer l'espace et là aussi, et surtout, isoler par l'extérieur pour le confort de l'habitat.

Encore maintenant, beaucoup trop de prescriptions pour l'habillage en-dessous jusqu'au « faites-le vous-même », [c'est soit disant moins cher] sont fausses. C'est de l'à-peu-près, ça restera de l'à-peu-près. Dans tous les cas, ce n'est pas du patrimoine !

Avez-vous remarqué la petitesse de l'artisanat comparé aux grandes surfaces de bricolage ? Tout un monde ! Je ne m'y oppose pas, c'est notre meilleure publicité. Ce n'est pas moi qui le dit, ce sont nos clients. Il y en a même qui ne pensaient plus notre travail possible, imaginant que c'était de l'histoire ancienne. C'est là le paradoxe.

LVEC : Et la relève ?

J.L.V. : Aujourd'hui ma fille a pris la relève et gère l'entreprise de charpente-menuiserie avec une bonne équipe qui se renouvelle avec le passage des compagnons et les contrats de formation.

Notre site Internet, tant comme entreprise que comme cabinet d'architecture, est aussi le travail de la jeune relève.

J'en profite pour dire ici que ce n'est jamais la jeunesse qui est défaillante mais les plus anciens.

On peut même voir que nous n'avons pas fait beaucoup de progrès depuis les veaux d'or, avec les spéculateurs d'aujourd'hui.

Je ne fais pas ces observations par rapport à une croyance mais par une connaissance à l'épreuve du temps. C'est-à-dire aller de connaissance en reconnaissances et d'espérance en espérances.

Je fais cela avec des jeunes principalement car l'Homme a grand besoin d'espérance, et une charpente apparente c'est de la connaissance, ensuite de la reconnaissance et enfin de l'espérance.

Repères biographiques

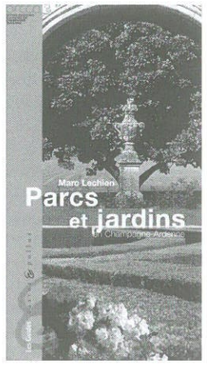
- Maître-charpentier - Architecte DPLG
- Grand prix régional des métiers d'art en 1984.
- Chevalier de la Légion d'honneur au titre de la Promotion du travail (par décret du 30 décembre 1995).
- Médaille d'or des Métiers et des Arts de la Renaissance Française au titre de la Restauration du patrimoine en 1997.
- Médaille de vermeil de l'Académie d'Agriculture de France au titre des Maisons en pan de bois en 2005.
- Conférence à la Sorbonne : Conservation du patrimoine architectural en 1994.
- Maître de conférences à l'Université d'architecture UP6 Paris La Villette depuis 1998.
- Administrateur de la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière.
- Vice-président de l'association des Amis de Paul Feller de 2002 à 2004.

Bibliographie

- *Le colombage, mode d'emploi,* aux éditions Eyrolles, 2006.
- *La charpente, mode d'emploi,* aux éditions Eyrolles, 2008.

Notes de lecture

■ M. Lechien,
Parcs et jardins en Champagne-Ardenne,
Chaumont, Éditions Castor & Pollux, 2008.



Marc Lechien nous invite à découvrir un patrimoine qui a renoué avec la vogue depuis la fin des années 1980, porté par les courants écologique et patrimonial, l'essor des loisirs et la péri-urbanisation. Son ouvrage, richement illustré, n'est pas uniquement un guide. S'il propose le détail des lieux intéressants, il fournit aussi les éléments d'une lecture historique et stylistique des jardins.

Marc Lechien présente d'abord les grands étapes de l'histoire de l'art des jardins, dont l'évolution est liée à celle des sociétés qui les dessinent.

Au Moyen Âge, face à une nature vécue comme hostile, le jardin est replié sur lui-même. L'homme élargit ensuite son territoire aux dépens de la nature qu'il maîtrise artistiquement et techniquement dans les jardins renaissants puis classiques. À la fin du XVIIIe siècle, la rigidité, l'artifice et l'ennui qui en découlent font progressivement place à davantage d'humanité et de naturel dans les jardins pittoresques. L'époque contemporaine engendre des jardins plus individualistes caractérisés par le mouvement, la couleur et les influences de courants culturels multiples.

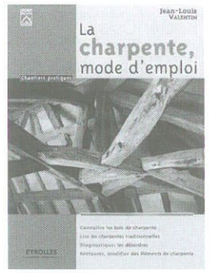
La région champardennaise est porteuse d'une importante tradition en matière de jardins publics, affirmée au XVIIIe siècle et encore vivace de nos jours. Elle possède de nombreux jardins de monastères comportant invariablement, du Moyen Âge au XVIIe siècle, verger, potager, jardin médicinal et jardin bouquetier. Elle recèle aussi de nombreux jardins botaniques plantés surtout à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Elle offre encore des jardins d'artistes, des orangeries et des vergers qui lui donnent un visage de région fruitière assez inattendu.

L'art des jardins suppose l'utilisation de matières et de savoir-faire. Les pépiniéristes, parmi lesquels les Baltet de Troyes, fournissent les essences. Les hydrauliciens mettent les eaux en scène, de façon classique ou pittoresque. Les sculpteurs peuplent les parterres et le croisement des allées de portraits d'hommes illustres. Les rocailleurs cherchent à imiter la nature. Les ferronniers et les fondeurs multiplient les grilles, serres et fontes d'ornement, particulièrement en Haute-Marne.

Marc Lechien nous entraîne enfin à travers la région à la découverte de 66 jardins à caractère patrimonial ou de création récente : le jard de Châlons-en-Champagne (51), la promenade de Blanchefontaine à Langres (52), les jardins de la Motte-Tilly (10), le parc de l'abbaye de Trois Fontaines (51), le parc du château de Cirey-sur-Blaise (52), les jardins Moët et Chandon à Épernay (51), mais aussi les Faux de Verzy (51), le jardin de la Sente Jacquet du sculpteur Neiges à Évigny (08), le jardin de la rose Margot à Loches-sur-Ource (10)… Un utile lexique clôt cet ouvrage passionnant, de lecture aisée et agréable.

JLH

■ J.L. Valentin,
La charpente, mode d'emploi,
Paris, Eyrolles, 2008.



Après *Le colombage, mode d'emploi,* paru en 2006, Jean-Louis Valentin, compagnon du Devoir, maître-charpentier et architecte, signe un nouvel opus consacré aux charpentes traditionnelles, ouvrages complexes et stratégiques pour la viabilité des maisons.

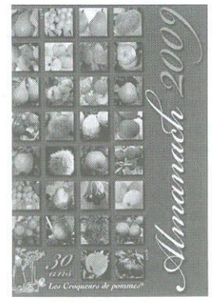
Son ouvrage permet au lecteur d'acquérir une connaissance pointue du matériau bois : essences utilisées et leurs usages, abattage et préparation des bois. Il explicite clairement le travail du charpentier et présente les nombreux outils dont se sert ce dernier aux différents stades de l'exécution d'un ouvrage. Il fournit les clés nécessaires pour une lecture historique et technique des divers types de charpente existants : « à la Philibert », « à la Mansard », « à chandelles », « à chevalets », « à hommes debout »…

Il donne à voir les désordres qui peuvent affecter les charpentes et leurs causes. L'humidité d'abord qui détériore l'about des pièces de bois qui deviennent alors un terreau pour les champignons lignivores et une réserve de nourriture pour les insectes xylophages. Mais aussi la dégradation des maçonneries porteuses, les modifications inopinées du système de couverture ou les interventions hasardeuses sur la structure même de la charpente…

Servi par des cartes, des tableaux, des dessins et des croquis précis, le livre de Jean-Louis Valentin constitue aussi un manuel des réparations et des modifications possibles sur les charpentes anciennes. À ce titre, il est essentiel pour les propriétaires de maisons et les artisans, mais aussi pour tous les amoureux des maisons traditionnelles.

JLH

■ *Almanach 2009*
des Croqueurs de pommes,
Turriers, Transfaire SARL, 2008.



Feuilleter *l'Almanach 2009 des Croqueurs de pommes,* c'est découvrir la richesse du patrimoine fruitier et l'activité de ses défenseurs.

Chaque mois, l'Almanach propose des chroniques, des recettes, des conseils